

HISTOIRE ET HISTOIRES

Bonjour,

J'ai choisi de vous parler aujourd'hui du roman historique pour la jeunesse, même si je n'en suis pas spécialiste, ni comme auteur, ni comme commentateur. Mon exposé ne prétendra pas à une rigueur scientifique ni méthodologique, et consistera surtout en un témoignage : à me confronter (ou à ne pas me confronter...) au roman historique, j'ai pu voir surgir quelques questions pour lesquelles, je vous le dis d'emblée, je n'ai pas toujours trouvé de réponses satisfaisantes. Et c'est précisément ce questionnement, à certains égards passionnant, que je souhaite évoquer avec vous.

Mais avant de commencer, je tiens à vous dire que, relisant mes notes dans l'avion qui m'amenait à Lima, la France, que je quitte rarement, m'est apparue comme un pays de plus en plus petit et singulier à mesure que je m'en éloignais, et j'ai tout à coup pris conscience du caractère très franco-français de mon exposé... ce dont je vous prie de m'excuser à l'avance...

Je commencerai par quelques généralités.

La problématique du roman historique, chacun voit à peu près ce qu'elle est : quand l'imagination s'oppose au réel...

Mais le mot "histoire", nous renseigne le *Dictionnaire historique de la langue française*, est "un emprunt adapté (...) au latin *historia* 'récit d'événements historiques', 'objet de récit historique', mais aussi 'récit fabuleux, sornettes". Dès l'origine, donc...

Les chroniques du moyen-âge sont le plus souvent des récits, et Rabelais, considéré comme l'inventeur du roman français, les parodie et les caricature en racontant "la vie inestimable" de Gargantua.

Dans son *Guide de littérature pour la jeunesse* Marc Soriano indiquait il y a une trentaine d'années que le roman historique, genre littéraire, s'est "rapidement imposé dans le répertoire de la jeunesse où Walter Scott et Alexandre Dumas n'ont pas tardé à être annexés par les enfants."

"Beaucoup de parents et d'enseignants favorisent ce succès, ajoutait Marc Soriano. Les romans historiques, pour eux, relèvent de la littérature parascolaire. En se réclamant de l'histoire, les auteurs s'engagent en quelque sorte à faire un effort de documentation, ce qui (...) apparaît comme une garantie de qualité et de sérieux."

Cela a-t-il changé ? Un auteur contemporain, Dominique Comelli parle du "côté charnel" du roman historique par rapport au document et des "sensations qu'il apporte aux élèves", voyant même en lui un "auxiliaire du

professeur d'histoire-géo.”

(source: www.ac-orleans-tours.fr/rdv-histoire/ARCHIVES/2002/roman-historique2.htm)

Et Michel Peltier, conseiller pédagogique, relève que *“la lecture des documentaires est souvent difficile et la fiction permet d'aborder plus aisément certaines thématiques.”*

(source: www.ac-creteil.fr/crdp/telemaque/document/recits-historiques.htm)

Incontestablement, et depuis longtemps, le roman historique pour la jeunesse possède une vertu pédagogique, *“considéré comme une tentative pour sortir des routines de l'enseignement traditionnel, pour présenter des faits historiques d'une manière plus attrayante.”* (Soriano)

Les éditeurs, et quelques auteurs, surfent d'ailleurs sur cette vague pédagogique, alignant leur production sur les sujets les plus porteurs du programme de l'Éducation nationale.

Mais Marc Soriano pointait en même temps la limite et les dérives du genre : pour *“évoquer correctement les époques passées, une vaste culture interdisciplinaire serait nécessaire, soulignait-il. Au contraire, les auteurs de romans historiques, d'une manière assez générale, se servent de cette distance dans le temps comme d'un blanc-seing. (...) Dans un premier temps, les faits historiques leur fournissent un cadre qui leur permet d'économiser leur propre fantaisie ou de s'en protéger ; puis très vite ce garde-fou se transforme en simple décor qui permet à l'auteur de prêter des sentiments contemporains à des personnages du passé.”*

La médaille de la vertu pédagogique a donc son revers et le recours au passé lointain correspond trop souvent au *“souci du pittoresque, à la volonté de ‘dépayser’ le jeune lecteur dans une sorte d’ ‘exotisme dans le temps’ très proche, nous dit Marc Soriano, de cet exotisme dans l'espace qui caractérise certains romans de Pierre Loti (...)”*

On tombe alors très vite dans l'anachronisme, et plus on remonte dans le passé, plus ce danger grandit.

Dans un entretien, Jean-Côme Noguès, maître-écrivain pour la jeunesse, raconte que dans son roman *Le Faucon déniché*, il faisait verser de l'huile bouillante sur les assaillants d'un château fort, en se remémorant le livre d'histoire de son enfance qui mentionnait cette pratique. *“Les historiens actuels l'ont démentie, raconte Jean-Côme Noguès, c'est pourquoi dans ma dernière édition, les assiégés jettent des rochers ; c'est historiquement plus fidèle mais moins frappant pour les esprits. Toujours dans ce roman, j'ai remplacé le mot ‘croquant’ qui me venait d'une fable de La Fontaine et qui désigne un paysan révolté au temps de Henri IV, par le mot ‘sujet’, beaucoup plus fade.”* (source : www.ac-versailles.fr/pedagogi/Lettres/entretien_jcnogues.htm)

Cet écrivain nous dit encore : *“Éviter l’anachronisme des outils, des objets, des vêtements est relativement aisé. Plus difficile est d’éviter celui des mentalités.(...) Les notions de vie, de mort, de foi, de bonté, de courage, de cruauté, de justice et d’injustice, du Bien et du Mal au Moyen Âge nous sont à présent pour une grande part étrangères. Le maintien de la vie, par exemple, qui nous est si précieux, n’était rien alors à côté du salut de l’âme...”*

J’ai tiré cette dernière citation du livre *Le roman historique, invention ou vérité ?* de Bertrand Solet, paru en 2003, et dans lequel on peut trouver un panorama intéressant du roman historique pour la jeunesse en France. Ainsi que ce constat : s’il constitue un genre en lui-même, il peut se classer en différentes catégories qui parfois se recoupent, et Bertrand Solet fournit quelques exemples : roman d’aventure (*Deux graines de cacao* d’Évelyne Brisou-Pellen), roman ou récit biographique (*le Jeanne Darc* de Jean-Jacques Greif), roman de société illustrant une époque donnée (*Claudine de Lyon*, de Marie-Christine Helgerson), roman policier (*Meurtre à l’Abbaye*, de Jacqueline Mirande), roman régional, témoignage direct (peu romancé, dépouillé à l’extrême) ou témoignage indirect (*Un grand-père tombé du ciel*, de Yaël Hassan), roman d’apprentissage (*Promenade en temps de guerre*, d’Anne-Marie Pol) et même roman historico-fantastique (*No pasarán, le jeu*, de Christian Lehman)...

Selon Bertrand Solet, les évolutions de la société, particulièrement dans l’après mai 68, ont libéré les romans historiques du carcan qui les emprisonnait. *“Des tabous ont été levés, les auteurs (...) ont pu parler plus librement de tous les sujets, aborder des faits historiques jusqu’alors interdits, remettre en cause des vérités traditionnellement admises... Les réticences des éditeurs sont peu à peu tombées : selon l’expression utilisée alors, le livre pour jeunes ‘s’est ouvert sur la vie’. Depuis, l’évolution n’a pas cessé, favorisée par une demande accrue et parfois exigeante.”*

Ce constat résolument positif est, à mon avis, à tempérer, au moins à compléter. J’ai assisté l’année passée à une conférence de Patrick Boucheron. Cet universitaire, rédacteur de la revue *L’histoire*, expliquait combien l’édition de livres historiques (pour adultes) était tombée dans le marasme, après un âge d’or dans les années 70 où des livres d’historiens spécialisés comme Emmanuel Leroy-Ladurie ou Georges Duby, touchaient un très vaste public et pouvaient atteindre des chiffres de vente phénoménaux. L’enseignement même de l’histoire connaît, semble-t-il, une crise depuis les années 90 (mais Marc Soriano posait déjà la question en 1975 : *“crise de l’enseignement de l’histoire ou crise de société ?”*). Le sujet est complexe et touche à la question des courants historiques en France, des différentes écoles de pensée, du rapport de l’histoire aux autres sciences humaines (sociologie, économie, ethnologie...) Quoi qu’il en soit, et pour revenir à notre

plus modeste propos, Patrick Boucheron exprimait aux auteurs jeunesse toute sa gratitude de contribuer à maintenir l'intérêt, que ce soit dans le domaine du documentaire ou dans celui de la fiction. En entendant cela, je dois avouer que j'ai poussé un profond soupir de soulagement...

Je reviens à Bertrand Solet, qui sait de quoi il parle, étant l'auteur d'une bonne trentaine de romans historiques pour la jeunesse, couvrant toutes les époques. Pour lui, il n'y a aucune facilité à écrire un roman historique, c'est même le contraire, plutôt qu'un cadre préétabli permettant à un auteur de "broder", *"l'histoire apparaît (...) comme une contrainte qui bride l'imagination de l'auteur autant qu'elle l'inspire."*

Je vais m'arrêter sur cette dernière considération qui me paraît fondamentale, pour en venir à une approche plus personnelle, à travers l'exemple de mon roman *Le Ciel déchiré*.

Je ne sais pas si vous le connaissez. Si ce n'était pas le cas, en voici un résumé : à la fin de l'année 1943, un jeune français amoureux d'une femme mariée est contraint de quitter la France occupée par l'Allemagne. Il passe clandestinement la frontière espagnole, séjourne quelque temps dans les prisons franquistes comme beaucoup de ces "évadés de France" de l'époque, franchit la Méditerranée pour se retrouver en Afrique du Nord ; il s'engage alors dans les troupes du Corps expéditionnaire français, sous commandement américain, ce qui l'amènera en Italie où il combattra près de Naples dans le secteur de Monte-Cassino où se déroulent de terribles batailles.

Ce livre est incontestablement un roman historique pour la jeunesse, et le seul de mes livres qui ressortit pleinement à ce genre.

Il est publié chez Nathan dans la collection des *Romans de la mémoire*.

En quatrième de couverture des livres de cette collection, on trouve le logo du Ministère de la Défense et la mention suivante dans un encadré : *"En replaçant le lecteur au cœur de ces périodes difficiles de notre Histoire, les Romans de la Mémoire, fondés sur une information historique rigoureuse, proposés par la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la défense, en partenariat avec les éditions Nathan, se veulent une contribution à son approche de la citoyenneté."*

On le voit, ça ne plaisante pas ! Relevons aussi que le titre de chacun des ouvrages de la collection s'agrémentent d'une précision : *Italie mai 44, Oran 62, Juin 40, Verdun 1916...* Strictement, suivant les normes bibliographiques, cette mention de lieu et de date constitue le titre premier, *Le ciel déchiré, La rupture, Peur sur la route, Un tirailleur en enfer* n'étant que des sous-titres, au mieux des titres parallèles.

C'est dire si l'éditeur, les co-éditeurs devrais-je dire, multiplient à coups de signaux relevant à la fois de l'information et du marketing, les garanties de sérieux historique à l'intention, bien sûr, des jeunes lecteurs, mais surtout des

enseignants, des bibliothécaires et des parents.

On est bien là dans ce que Marc Soriano appelait le para-pédagogique et peut-être le danger se reporte-t-il alors du côté du roman. Rappelons-nous : *“L’histoire est une contrainte qui bride l’imagination de l’auteur autant qu’elle l’inspire.”*

L’équilibre est en effet difficile pour se maintenir sur la ligne de crête, évitant de tomber d’un côté dans le roman trop lourdement documenté où les informations données seraient subies par le lecteur, et de l’autre dans le trop romanesque où la matière de l’histoire se diluerait dans le flot de l’imagination.

Ce “Roman de la mémoire” peut sembler étonnant au vu de ma bibliographie antérieure. Je dois dire que je l’ai écrit pour une raison précise et dans certaines circonstances, que je vous dirai tout à l’heure. À priori, je n’avais pas de vocation particulière à écrire un roman historique, genre pour lequel je n’ai pas d’attraction particulière, mais pas de rejet non plus.

Auteur pour la jeunesse depuis environ 25 ans, j’ai surtout publié des romans et des contes relevant de la pure imagination (autant que l’imagination puisse être “pure” -mais c’est une autre question), beaucoup d’ “histoires” d’humour, de vie quotidienne... Je me sens avant tout un raconteur... d’histoires (avec un s final). Mon plaisir d’écrivain est celui de concevoir un roman qui va embarquer le lecteur, chercher à lui procurer de l’émotion, et j’ai besoin de m’embarquer aussi et d’éprouver ma liberté d’invention. À cet égard, l’Histoire avec son grand H et sa nécessité de sérieux, sa rigueur, a pu longtemps m’apparaître comme un poids mort. Je ne me voyais pas potasser pendant des jours une documentation envahissante et sclérosante.

Ma première échappée vers l’Histoire remonte à 1993 pour *La Protestation*, qui n’est certes pas un roman historique mais qui flirte avec le genre. *La Protestation* a évoqué pour la plupart de ses lecteurs la situation politique bien réelle du Chili, à un moment précis de son histoire : la prise de pouvoir et l’instauration de la dictature militaire par le général Pinochet , après son coup d’Etat de 1973.

Or cette relation au Chili n’est pas explicite dans mon roman, tout au plus quelques analogies, deux ou trois mots espagnols émaillant le récit, pourraient induire que l’action se déroule en Amérique latine. Mais un certain nombre d’éléments de cette fiction, de cette... histoire, ne “cadrent” pas avec la grande Histoire, et la référence au Chili ou à tout autres état s’en trouve démentie.

J’ai volontairement, délibérément, brouillé les pistes. Parce que le Chili historique n’a été pour moi qu’une source d’inspiration parmi d’autres. Et mon propos était moins de décrire une situation politique que de faire évoluer mes personnages (et particulièrement le narrateur) dans un contexte d’oppression et de violence. Je voulais montrer un individu pris dans la tourmente, subissant des événements historiques qui le dépassaient, et en étant marqué

à jamais.

Je dois vous préciser que *La Protestation* s'est inscrite pour moi dans un processus dont j'étais plus ou moins conscient, lié à ma propre... histoire (déjà ce mot est riche de nombreuses acceptions, en voici une troisième !) Vous le savez peut-être, je suis né en Algérie où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 9 ans. La place du village où viennent s'installer les militaires dans *La Protestation* est un des lieux de mon enfance, qui se trouvait devant chez moi et où j'ai pu voir, aux heures chaudes de la Guerre d'Algérie, des soldats en cantonnement.

Du coup, mon exposé va se compliquer. Car il ne s'agit plus tant des événements en eux-mêmes que de la mémoire de ces événements. C'est loin d'être la même chose.

Et précisément, *Un devoir de mémoire* est le titre d'une nouvelle que j'ai écrite en 1996 et où il est question, beaucoup plus frontalement que dans *La Protestation*, de l'Algérie.

J'ai écrit ce texte très vite, sans préméditation. La directrice de la collection *Les uns les autres*, où était parue *La Protestation*, venait de mourir brusquement dans un accident de voiture. Elle s'appelait Germaine Finifter, c'était une bonne personne, à qui j'avais promis d'écrire un jour "mon" roman sur l'Algérie... La nouvelle de sa disparition a été comme un coup de tonnerre. La maison d'édition a contacté les auteurs de la collection pour leur demander de contribuer, en hommage à Germaine, à un recueil de nouvelles qui serait très rapidement publié et dont les droits seraient versés à une association dont elle avait été une des fondatrices. À cause des délais de fabrication, il fallait donner son accord très vite, ce qui ne me posait pas de problème. Mais livrer mon texte en quelques jours à peine m'en posait un terrible : je suis lent à écrire, laborieux, je fais quantité de brouillons, récris beaucoup, une fois, deux fois, cinq fois, dix fois... Au pied du mur, et dans l'urgence, j'ai plongé dans l'écriture et rédigé ce *Devoir de mémoire* en quelques heures, dans un état que je pourrais qualifier d'exaltation amère... Il s'agissait pour moi, mêlant fiction et réalité, de montrer comment un certain événement -le massacre d'un grand nombre de Français d'Algérie à Oran le 5 juillet 1962- avait été occulté, quasiment nié, par la société française durant des années, et de montrer ainsi combien il fallait se méfier de l'histoire officielle et de ses partis pris et simplifications.

Je ne réécrirais certainement pas ce texte aujourd'hui, en tout cas pas de la même façon, mais je ne regrette pas de l'avoir écrit. Je ne sais pas si ce texte a eu quelque vertu pédagogique, mais thérapeutique pour moi sûrement, même si le mot est fort. Disons qu'il m'a permis de libérer une certaine parole...

Cette notion de "devoir de mémoire" venait de surgir dans notre société et

l'expression était dans l'air du temps. Je l'ai attrapée au vol. Au moins, je l'aurai fait précéder du déterminant indéfini, plutôt que du possessif, "un devoir de mémoire" (sous entendu : parmi d'autres), et non pas "mon devoir de mémoire". J'avais l'intuition de m'avancer en terrain miné et c'est connu, dans ces cas-là on n'aime pas trop s'exposer seul, on souhaite du monde avec soi...

Assurément, le terrain du "devoir de mémoire" est miné. Il y a certes une légitimité à vouloir transmettre la mémoire d'événements douloureux, traumatisants, pour éviter que les faits qui ont provoqué ce traumatisme ne s'effacent dans l'oubli. Le philosophe Paul Ricœur en note l'absolue nécessité mais il s'interroge à propos de cette *"région des conflits entre mémoire individuelle, mémoire collective, mémoire historique en ce point où la mémoire vivante des survivants affronte le regard distancié et critique de l'historien, pour ne rien dire de celui du juge."*

À propos de ce qu'il appelle lui-même *"la question difficile du devoir de mémoire"*, Paul Ricœur citant un autre auteur (Todorov) relève cette *"prétention de nos contemporains à s'installer dans la posture de la victime, dans le statut de la victime(...)"* *"Avoir été victime vous donne le droit de vous plaindre, de protester, de réclamer. Cette posture engendre un privilège exorbitant, qui met le reste du monde en position de débiteur de créances."*

Paul Ricœur s'interroge sur le "devoir", l'obligation faite : *"L'injonction à se souvenir risque d'être entendue comme une invitation adressée à la mémoire de court-circuiter le travail de l'histoire."*

Ces questions sont très importantes, et très complexes. Tant il est vrai que la mémoire, comme façon dont un groupe se représente son passé, est fragile, chargée d'émotion, sujette à des déformations, et tant elle reconsidère, voire réinvente, le passé à la lumière du présent.

Les mémoires des uns et des autres s'opposent, s'affrontent, se combattent. Benjamin Stora historien de la Guerre d'Algérie a très bien montré ces mémoires concurrentes en France : celle des rapatriés d'Algérie, celle des soldats appelés dans le conflit, celle des Harkis (longtemps instrumentalisée par les précédentes), celle des Juifs séfarades d'Algérie proches de la culture arabe et confrontés à la mémoire des Juifs survivants de l'extermination nazie, celle enfin des Algériens immigrés...

(source : "Devoir de mémoire et légitimité de l'oubli", journée d'études-Besançon, Maison des sciences de l'Homme et Laboratoire des sciences historiques de l'Université de Franche-Comté.)

Chaque groupe entend tirer à lui la couverture de l'Histoire et la mémoire peut vite devenir un champ de bataille.

Je n'avais pas alors, écrivant ma nouvelle, toutes ces prévenances. C'était la

première fois que je m'exprimais directement sur l'Algérie, bien que j'aie dans ce texte aussi brouillé les pistes et tienne à la qualification de "nouvelle", entendez "qui relève (peu ou prou) de la fiction."

"Nouvelle", donc -pas "roman". Et "de mémoire" -pas "d'histoire". Encore une fois, j'évitais le roman historique !

Mais j'y reviens, justement, après ce détour par la mémoire, pour vous dire comme je vous l'avais annoncé, dans quelles circonstances particulières j'ai été amené à écrire *Le Ciel déchiré*.

Philippe Barbeau, un ami écrivain et conteur, m'avait parlé de cette collection des *Romans de la mémoire* dont les premiers titres s'apprêtaient à paraître. Lui-même préparait un roman sur l'exode de 1940. Sachant combien la question de la Guerre d'Algérie me tenait à cœur, il me suggéra de contacter Christian Léourier qui travaille au Ministère de la Défense, à la Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives. C'est lui qui a eu l'idée de créer cette collection et d'en proposer la co-édition chez Nathan.

Je le contactai avec d'autant plus de motivation que je le connaissais déjà : il se trouve que Christian Léourier est un écrivain de talent et qui connaît très bien le livre de jeunesse. Au moment où je lui fis ma proposition d'écrire sur les derniers temps de la Guerre d'Algérie dans mon Oranie natale, un autre auteur, Pierre Davy, venait de lui livrer : *Oran 62, la rupture...* l'un des premiers *Romans de la mémoire* que je lus sur épreuves avant même sa parution et que je trouvai d'ailleurs excellent.

Le temps passa et un jour le téléphone sonna chez moi. C'était la responsable d'alors de la collection chez Nathan: "Monsieur Jimenes, nous recherchons un auteur pour un Roman de la mémoire qui aurait pour sujet la campagne d'Italie pendant la Deuxième guerre mondiale..." Je sentis comme de l'embarras chez elle, un manque de conviction évident, et supposai, je me trompais peut-être, qu'elle avait déjà fait la proposition à deux ou trois collègues, qu'ils l'avaient déclinée et qu'elle s'attendait à un refus de ma part...

C'est que la campagne d'Italie n'est pas un thème "vendeur". Qui en a entendu parler ? Le sujet est ingrat, peu connu du grand public, il n'a pas l'aura du Débarquement en Normandie ou de la Libération de Paris. Très peu de livres ont été publiés sur le sujet, et de jeunesse aucun à ma connaissance.

(Je note par parenthèse que cette situation est en passe de s'inverser et que la mémoire de cette "armée d'Afrique", de ce Corps expéditionnaire français, s'est trouvée propulsée au premier plan de l'actualité ce printemps grâce au film *Indigènes* de Rachid Bouchareb, et à son prix d'interprétation masculine attribué collectivement à ses comédiens par le jury du Festival Cannes. Je

dois dire que voir et entendre Jamel Debbouze entonner *Les Africains* sur la croisette m'a été une joie. J'ai hâte de voir le film.)

À mon interlocutrice, je m'entendis pourtant répondre sans la moindre hésitation et sans même prendre le temps de la réflexion : "Bien sûr que cela m'intéresse ! Mon père a fait la campagne d'Italie."

Tout cela pour vous dire que sans ce coup de fil, qui tient pour une part au hasard, l'idée ne me serait sans doute jamais venue d'écrire sur ce sujet si j'ose dire "familial". Mais c'est bien ce lien avec la jeunesse de mon père, qui fut soldat dans le secteur de Monte-Cassino, qui m'a conduit à écrire.

La jeunesse de mon père... Elle s'est perdue dans ces années-là, dans cette campagne-là et les suivantes, jusqu'à l'occupation de l'Allemagne défaite. Au moins a-t-il eu la chance d'en revenir sain et sauf. Il m'a quelquefois dit le manque de reconnaissance de la France à l'égard de ces combattants de l'armée d'Afrique et son dépit de voir si peu considérés des événements aussi déterminants que cette campagne d'Italie ou le débarquement en Provence.

J'ai tout de suite vu, dans cette proposition de l'éditeur, une occasion d'en quelque sorte rendre hommage à mon père et même de lui rendre justice. Ces mots sont très présomptueux et d'un lyrisme vain, je le sais bien, ils prêtent à sourire, mais c'est vraiment ce que j'ai ressenti dans l'instant. On est animé par la passion, quand on écrit, traversé par des élans, dont il faut tirer partie, c'est ce qui je crois donne de l'âme, au moins du caractère, à une écriture, et une chance supplémentaire d'être fidèle à soi-même et de transmettre de l'émotion. Tout en se gardant de la complaisance...

J'ai commencé par ne pas écrire, j'ai commencé par me documenter, moi qui avais toujours eu cette démarche en répugnance, par prendre en notes (des pages et des pages !) les livres que je lisais. Par interroger mon père, aussi, à qui j'ai demandé de me raconter. Et ce furent des moments rares, que je peux résumer ainsi : un échange où j'ai recueilli de lui des impressions, des émotions, toute une mémoire de faits et de gestes quotidiens, et où mon père a pu, lui, grâce à la documentation que je réunissais, bénéficier d'une vision plus globale de ces combats, compléter les informations qu'il avait déjà et mieux comprendre ainsi ce qu'on l'avait envoyé faire là-bas.

Cela me prit trois mois. Et plus s'accumulaient mes notes, plus je voyais venir avec angoisse le moment inéluctable où je devrais me lancer dans le roman.

La première question à surgir a été celle-ci : quel héros allais-je choisir, un Nord-Africain, un Français d'Algérie ou un Français de France ? La première hypothèse, du soldat maghrébin, m'est vite apparue comme impossible, venant d'où je viens, d'une Algérie coloniale où les communautés étaient coupées l'une de l'autre, dans un rapport de dominant à dominé. Que sais-je, moi, des "Arabes" ? Presque rien que j'aie appris dans mon enfance, par

exemple si peu de mots de leur langue que c'en est désolant. D'autre part, ces soldats-là, ces "indigènes", sont de ceux qui ont le plus souffert, "payé le plus lourd tribut" suivant la formule consacrée par les officiels dans les discours commémoratifs... Je ne voulais pas être dans l'à-peu près, s'agissant d'eux. Je ne me sentais pas le droit de me "planter" sur la définition de mon personnage, sur sa mentalité.

La deuxième hypothèse, celle du Français d'Algérie, du "Pied-noir", pouvait apparaître comme la plus naturelle. Mais je l'ai écartée elle aussi, par peur d'être trop dans l'effet miroir. De plus, Christian Léourier m'a alors communiqué un livre, aujourd'hui épuisé, sur ces "évadés de France", livre passionnant, et j'ai fini par opter, et non plus seulement par défaut, du coup, pour un Français de la métropole, ce qui avait l'avantage d'élargir le champ et donc de mieux situer le contexte et la problématique de ce moment particulier de la guerre. De plus, en conférant à mon héros le statut de narrateur, je pouvais en quelque sorte pointer sa caméra subjective sur les autres personnages (parmi lesquels "l'Arabe" et "le Pied-noir" que je n'ai pas manqué de faire figurer).

Ensuite il s'est agi de bâtir une intrigue, comme un fil conducteur qui, en contrepoint du récit militaire, maintiendrait l'intérêt d'une histoire qui se dénouerait à la fin. Que ce fil soit celui de l'amour s'est naturellement imposé, pour un très classique effet de contraste et de compensation. L'amour aide mon personnage à vivre, à se maintenir dans les horreurs qu'il traverse. J'avoue qu'il m'a aussi aidé à écrire.

Pour finir avec ce livre, je voudrai vous donner le point de vue d'un lecteur, un élève de collège je crois, qui me crédite d'un mérite que je n'ai pas. C'est très anecdotique, mais j'espère que ça vous amusera :

"Ce livre est un roman créé à partir des mémoires d'un homme qui fut soldat dans les armées alliées.(...) Pour moi, ce livre m'a paru émouvant car, rares sont ceux qui ont voulu réécrire et repenser aux horreurs de la seconde guerre mondiale, mais c'est une preuve de courage pour ceux qui aiment lire ce genre de mémoires et voir à quoi ressemblait cette guerre. Ce livre est vraiment admirable dans sa catégorie, et facile à lire, même si on n'est pas passionné par les mémoires de la guerre, c'est en même temps une histoire... Sur le plan historique je ne me permets pas de remettre en cause un contemporain, et de toute façon, toutes les dates sont exactes et les faits réels. Car les alliés ont bien débarqué en Italie quelques semaines avant la Normandie.

Mes remarques sur l'histoire du livre sont qu'il est au début un peu sentimental et calme, puis une fois dans l'armée, cela devient un peu plus actif.

Cette œuvre est un excellent livre dans sa catégorie, et je le note à 18/20, je lui retire 2 points parce qu'il est un peu court mais je comprends l'auteur,

sinon je ne me permettrais pas de critiquer les mémoires d'un homme(...)
(source : CRDP académie de Besançon)

Au-delà des compliments qui font toujours plaisir et de l'excellente notation (je n'ai jamais atteint de tels sommets en histoire à l'école !), j'ai été stupéfait de la confusion que fait ce lecteur. Il a certes bien lu un roman, il le précise au début de sa critique, mais "*un roman créé à partir des mémoires d'un homme*", c'est-à-dire qu'il a pris pour argent comptant la fiction que j'ai mise en place. Pour lui, Nicolas Fontanin a bel et bien existé, et je n'ai été que son prête-plume, recueillant cette mémoire de guerre. C'est, bien entendu, très flatteur pour l'auteur que je suis d'avoir donné une telle crédibilité à mon personnage, mais j'avoue que cela me procure un certain malaise. Qu'un tel malentendu soit possible m'interroge sur la double nature du roman historique.

Le moment est venu de conclure.

Il y a un peu plus d'un an, on m'a demandé d'intervenir à l'IUFM de Nantes auprès d'élèves enseignants, sur le thème *Histoire et mémoire*, et plus précisément je devais répondre à la question : "*Comment, en tant qu'écrivain pour la jeunesse, vous emparez-vous du sujet de la Guerre d'Algérie ?*"

J'ai rédigé à cette occasion une contribution que vous pouvez trouver à partir de mon site, s'il vous intéresse de la lire, pour compléter ce que j'ai pu vous dire. Ma conclusion était que je ne réussissais pas, au fond, à m'emparer de la Guerre d'Algérie, je veux dire à la traiter de front, si j'ose dire, et que je ne l'avais abordée jusqu'ici que par la bande dans *Le Ciel déchiré*, et par la contrebande dans *La Protestation...*

J'ajoute qu'au moins une autre fois, je l'avais abordée tout à fait à mon insu : ainsi, dans un de mes premiers livres, *Nôar le corbeau*, un conte pour les jeunes enfants, j'ai sans le savoir, sans le vouloir sinon dans les arcanes de mon subconscient ou inconscient, baptisé mon personnage d'un nom, Nôar, qui est une anagramme de ma ville natale : Oran.

Je veux montrer par là que tous les êtres humains, et a fortiori ceux qui font profession d'écrire, sont traversés qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veuillent ou non, par le moment d'histoire dans lequel ils s'inscrivent, lui-même hérité de l'histoire qu'ont vécue leurs parents, grands-parents, arrière-grands-parents.

Il existe de fait une transmission, même dans les non-dits et les silences. Dans les abus de mémoire comme dans les abus d'oubli.

Il est évident, aussi, que la question de la transmission sort du cercle familial et lorsqu'on est écrivain, éditeur, critique, prescripteur de livres pour la jeunesse, notre responsabilité est grande. Il importe de se poser les bonnes

questions, même si les réponses le plus souvent nous échappent, quand nous nous adressons au jeune lecteur qu'il est relativement facile d'atteindre dans ses émotions, pour provoquer en lui par exemple la révolte ou l'indignation, comme le souligne aussi Bertrand Solet. Plus difficile est de lui donner la possibilité d'une compréhension des événements et des hommes qui soit la moins manichéenne possible.

J'ai été un élève médiocre en histoire durant toute ma scolarité. Par manque d'aptitude, assurément, et par manque d'intérêt, mais je ne peux m'empêcher d'avancer une autre raison : de ce que mes parents m'ont transmis (que ce soit relativement à l'Algérie ou à la Deuxième guerre mondiale), je n'ai pas toujours reconnu la trace dans l'histoire enseignée. Mémoire et histoire s'opposaient, incontestablement. En même temps, il semble qu'il existe une possibilité de réconciliation, dans cette voie étroite qu'indique Paul Ricœur formulant le vœu, "*à la faveur d'un travail de mémoire, complété par celui du deuil, et guidé par l'esprit de pardon*", le vœu d'une "*mémoire heureuse et apaisée*".

Guy Jimenes

BIBLIOGRAPHIE

Marc Soriano. - *Guide de littérature pour la jeunesse*, Flammarion, 1975.
Bertrand Solet. - *Le roman historique, invention ou vérité ?*, Editions du Sorbier, 2003.
Paul Ricœur. - *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Points essais, 2000.

PAGES WEB :

<<http://www.ac-orleans-tours.fr/rdv-histoire/ARCHIVES/2002/roman-historique2.htm>>
<<http://www.antire.org/textes/Spire98c/index.html>>
<<http://www.fondationresistance.com/actualites/themes/devoirmemoirelegitimiteoubli.htm>>
<<http://www.crdp-reims.fr/memoire/enseigner/>>